

Entretien du 13 septembre à La Folie-Couvrechef, résidence autonomie. Patricia Lambert et Claudine Tenret interrogent :

Marcelle Charles MC, née à 2 kms, Hélène Raoult, depuis 1960 à Caen,

Michel Berteau, fils d'agriculteur, père prisonnier de guerre, guerre d'Algérie en 1951, à Caen depuis 1959.

Léone Lebarbenchon, arrivée à Caen à 25ans, a été 19 ans aide-soignante

- MC : J'ai appris la mode des chapeaux. Et j'étais chez une dame, il n'y avait que des baraquements

Tout était cassé à la ville de Caen. Donc, les baraquements de... Place de la République, tout ça, par là, les fossés de Saint-Julien.

Alors, donc, Place de la Gare, c'était des baraquements.

Il y avait, comment ça s'appelle, le Chapelier, où j'ai travaillé. Il y avait plein de baraquements, parce qu'on ne pouvait pas travailler en ville.

Donc, j'ai squatté avec ma tante, qui travaillait aussi, chez un marchand fourreur.

Et vous savez l'avenue au niveau du passage Canchy ?

Eh bien, avant la guerre, il y avait un marchand de pneus. Et ça faisait une terrasse.

Et après, il y avait quelques logements.

Alors, il n'y avait presque plus de carreaux. Il n'y avait plus rien.

On n'avait pas la possibilité, parce qu'on n'avait pas de bus. Il y avait les trains.

J'étais de Sainte-Croix grand-Tonnes. Il fallait que j'aille à Audrieux chercher le bus.

Alors, on a mis un sommier, un matelas, avec mes grands-parents, tout ça. Et puis, avec ma tante, on a squatté.

On coinçait la porte avec une chaise. On n'avait pas de carreaux. Et on allait travailler.

J'avais 15 ans. C'était la vie dure, après la guerre.

Ah, on a eu la vie dure, oui. Et puis, on rentrait le samedi.

Alors, quand on a eu les courriers normands, on était heureux.

Ça, vous ne pouvez pas savoir ce qu'on était heureux. Parce qu'aller chercher de Sainte-Croix-en-Tonne le train, je peux vous dire que...

Ça fait un petit bout. On allait par les petits chemins, parce que... À Audrieux. Alors, il y avait des gares, mais pas sur Audrieux.

À ce temps-là, c'était...Alors... Il fallait marcher à pied.

- HR : Avec mes parents, on habitait à Anisy. Mais on allait prendre des bus quand il y en avait.

Mais avant, c'était les trains, surtout.

Il y avait 5 kilomètres à faire à pied pour aller au train. Ou vélo. Ou à pied.

Mais c'est quel train, alors ?

Eh bien, le Caen-Bayeux. Le Caen-Bayeux, oui. omnibus.

C'était le petit train. Il y en avait pas mal.

Il y avait que ça. On a monté encore le... C'était le train. C'était les grandes marches.

Le train. Moi, J'étais gamine. Je suis née en 36. Caen c'était... Que des baraquements. Toute la rive gauche...

La rive droite, c'était pas touché, mais toute la rive gauche, ce n'était que des baraquements.

Côté mairie, c'était même pas la rue Ecuyère.

Tout ça, il y avait encore des logements.

C'était surtout la Place de la République, la rue Saint-Pierre. la rue Saint-Laurent, où c'est qu'il y avait les gares.

La rue Saint-Pierre était encore à peu près (intacte)

Moi, c'était la Sécurité sociale, là.

La place du Canada. Il y avait des trains, là. La gare des trains.

Oui, les trains qui allaient à Luc.

Qui allait à Courseulles. C'était un petit train qu'on allait à la mer.

Mais si on le loupait...Il fallait courir pour le rattraper.

Vous l'avez déjà pris ? Oui, je l'ai pris.

C'était Place du Canada qu'on le prenait.(...)

I : A la mairie de Caen, tout de suite, il y a une exposition photo sur Caen en 1948.

LL : On l'a vue. Tout ce qu'il y a comme une verdure. C'est énorme, la verdure.

Oui, et ces arbustes ça fait comme des grandes feuilles comme ça et ça fait des fleurs violettes, Tout ça, c'est partout. Ah, les buddleyas, l'arbre à papillons  
Ça poussait partout dans les... Dans les ruines. Incroyable, parce qu'il n'y avait plus rien.  
Je n'en revenais pas, moi, de voir autant de verdure. À Caen, avant.

- LL : Il y avait la Samaritaine aussi, à Caen

Ah oui, mais ça... J'étais jeune, moi. La Samaritaine.

Je venais avec ma mère à Caen. J'avais droit à une poupée.

Pas monoprix, mais j'étais comme...

Oh, je sais. Les monoprix. Les galeries. C'était des baraquements.

Prisunic. Je suis venue avec ma grand-mère par le train.

Priminime. C'était le bon marché, après.

LL : Moi, je ne sais pas, mais je venais tous les mois, moi, avec ma mère.

Oui, non, moi, je venais...

De Bayeux.

- HR : J'ai des amis qui étaient dans les baraquements, là, au Chemin-vert, par là.

Vous pouvez vous souvenir, parce que vous étiez serrés dans les baraquements,  
où il y avait du monde ? Ah, oui, déjà, dans les familles, il y avait des enfants, pas mal.  
C'était froid, hein ? Oui. C'était froid.

MC : On avait beaucoup de fleurs au carreau.

Ah oui, on avait beaucoup de fleurs. du givre

Il y avait l'eau courante ? Ah, madame, non..

Au puits !

Il fallait, nous, qu'on aille chercher...où il y avait un coin d'eau.

Pour pouvoir faire votre vaisselle,

ou faire votre toilette

Cherchez l'eau au coin, au puits.

LL : Vous n'avez pas connu les cuvettes avec les bons brocs ?

Oui, mais les grands-parents...Mais on n'avait pas ça. Moi, j'étais pas riche, alors...

On avait ça chez nous. une cuvette...Les grands-parents en avaient, mais ils ne voulaient pas qu'on s'en serve.

Parce qu'ils n'avaient pas encore les cuvettes.

Si, il y avait en faïence, mais...Non, c'était en email. C'était en zinc aussi.

MC :Et comme mon evier est en granit,

je peux vous dire qu'il fallait broser pour le nettoyer.

Et le parterre, c'était des grandes pierres blanches.

Alors qu'on n'avait pas de toile.

Alors, vous savez comment on faisait ?

La ferme où on allait chercher des vieilles poches,

on les découpait pour la toile avec ça.

Les toiles de jute, en fait.

Ça pouvait servir beaucoup.

Ça nous servait.

I : Mais je reviens sur les baraquements,

parce qu'il y a quand même des gens qui disaient

que les baraquements avaient un certain confort.

LL: Il y en avait des beaux. Au Chemin-vert, il y en avait des beaux. Du côté de la Maladrerie

C'était un couple que mes grands-parents connaissaient.

Et on a été chez eux, et c'était un confort.

C'était très bien. Oui, mais c'est parce qu'il y avait des gens qui les aménageaient.

Et dans la rue d'Authie, c'était des baraquements.

c'était beau. Moi, je suis allée, je voyais des gens, là, c'était drôlement bien.

Oui, il était bien, ceux-là.

Et ils ont été supprimés...

Il y en a eu tellement longtemps.

- CT :Le dernier, je crois qu'il a été supprimé en 2018 dans le quartier du Nice-Caennais.

On avait été le visiter.

Il y en avait dans le haut de la rue, là-dedans, la rue d'Authie.

I - Est-ce que vous vous rappelez quand on a reconstruit certains quartiers de Caen ?

MC :Oui, le centre-ville.Voilà.

La rue Saint-Jean, oui. Ça montait assez vite. On était contents parce qu'on disait...

C'est quand même...

Après, le magasin était dans la rue de Vaucelles. Le magasin de ma patronne a été reconstruit ici.

J'ai donc travaillé là et appris du chapeau ici.

Et puis, en plus de ça, elle avait un appartement au-dessus, donc j'ai pu, dormir et repartir qu'en fin de semaine chez mes grands-parents.

J'étais heureuse, vous savez. Alors là, c'était le luxe.

LL :Tu squattais un bel appartement. T'es craneuse.

Là, comme notre table de nuit, c'était un cageot d'orange.

(dans "l'ancien squat")Le bâtiment bougeait. On était expulsés.

Mais il allait s'effondrer. Vous vous rendez compte, le long du chemin de fer, c'est que ça a été...

Beaucoup bombardés, oui, c'est vrai.

Alors, l'hiver, On n'avait pas de carreaux, on mettait des cartons.

Est-ce que vous aviez peur d'agression ?

Absolument pas.

Parce qu'on était tous à peu près des jeunes et tout ça.

On était corrects et tout ça. On avait pas d'inquiétude de ce côté-ci, de ce côté-là.

Je crois que vous avez dit, il y en avait assez quand il y avait les Allemands qui étaient là.

Je connais ça. Et puis, il y avait beaucoup d'hommes de partis parce qu'ils étaient prisonniers aussi.(...)(Propos sur la guerre et l'occupation allemande)

I: Donc, vous vous rappelez le quartier Saint-Jean.

Est-ce que vous vous rappelez l'avenue du 6 juin, les Quatrans ?

Ah non, mais ça n'existait pas. Non, mais enfin, c'est arrivé, quand même.

Ah oui, mais c'était des petites routes. Non, mais il y avait des avenues.

C'était l'ancienne route créée par les Américains, pour rejoindre la gare.

Et est-ce que vous vous rappelez le château ?

LL : C'était une caserne. Et qui n'était pas mise en valeur du tout.

Ah non, ça...

Moi, je ne me rappelle pas.

Oui, c'était les militaires

- I : Et quelle image vous aviez de Caen ?

Enfin, est-ce que c'était une ville agréable ?

LL: Moi, je venais tous les mois avec ma mère. J'étais jeune, forcément.

On mangeait, mais bien...On aimait bien la ville de Caen.

Oui, on aimait faire des petites sorties de temps en temps.

C'était la grande ville de la région, en fait.

C'était la plus grande.

Après la guerre, il n'y avait rien.

Il n'y avait rien, ma pauvre. Caen, c'était affreux.

Toutes la la rive gauche, il n'y avait rien.

MC : Je sais que ma belle-mère habitait du côté de la clinique Saint-Martin, du côté de...  
Saint-Martin. Ils étaient dans un immeuble.

Ils étaient partis dans l'orne. Réfugiés. Et quand ils sont rentrés, elle m'a toujours dit, il restait un pan de mur du bâtiment où ils étaient,

puis il restait ça, peut-être, d'accroché, si vous voulez,

le plancher était à moitié...

Il y avait un bout de plancher,

et leur commode était restée à même le pan de mur.impossible à récupérer.

HR : J'avais une tante, sur leur maison, ils avaient fait une route.

Les chars, tout ça passait sur la maison,

pour pas qu'elle n'était pas...

c'était la folie La folie couvre-chef, il n'y avait rien autour.

C'était que des champs, évidemment.

MC :J'ai acheté, il y avait les champs, il y avait les vaches derrière,

et maintenant, il y a la salle pour le quartier. Parce que derrière, chez moi, j'ai vu tout construire.

Le mémorial, tout ça, c'était...

Le mémorial, c'est les années 70, non ? (inauguré en fait en 1988)

C'est pas vieux.

Et ça a duré combien de temps, à peu près, la reconstruction de Caen ?

MC : J'habitais la folie-Couvrechef, je descendais en vélo pour aller faire mes courses à monoprix.

Je suis arrivée en 1960, c'était pas encore construit.

Parce qu'ils avaient déjà enlevé les gravats, tout était parti.

Mais c'était pratiquement que des baraquements.

Ça a duré longtemps, les baraquements.

Ça a duré longtemps.

- I : Et est-ce que vous vous souvenez, aussi, par exemple,  
des commerces qui ont commencé à reprendre...

On a parlé de Prisunic, tout à l'heure.

On a parlé de Legallais et Bouchard,

Delaunay

Le paradis des dames.

Druelle, Delaunay, druelle.

Druelle, est venu un peu après, quand même.

D-R-U-E-L-L-E.

L-E, deux L-E.

Deux L-E.

Ça, je me souviens.

Enfin, la nuit, on n'avait même pas de lumière.

C'était des lampes à pétrole.

Je ne me rappelle plus.

Cinquante-quatre, cinquante...

On n'avait pas de lumière.

Donc, ce n'était pas évident, quand même, l'hiver dans les magasins, par exemple.

Ce n'était pas facile.

Et il y avait des lumières dans les rues ? Des lampadaires ?

il n'y avait rien. Non, mais après, c'est revenu...longtemps après. Plusieurs années après.

Et est-ce que vous achetiez, par exemple, sur les marchés...

Il n'y avait pas de marché.

le marché du vendredi. Ça devait exister.

Mais dimanche matin, il y avait déjà un marché couvert.



qui se situait près de l'église Saint-Pierre.

Il y avait comment Total, un grand garage total qui montait rue Porte-au-Berger (dans le Vaugueux).

LL : Mon mari, il avait une épicerie à Porte-au-Berger.

Qu'est-ce qu'il y avait ? Le marchand de bois, là, qui travaillait...

HR : Il y avait l'usine à charbon aussi.

L'usine à charbon ? autour du bassin saint pierre

(...)

I : Et dans les baraquements, pour se chauffer, il y avait un petit poêle à charbon ou quelque

chose ?

C'était au charbon ou poêle à bois. Vous savez, il y avait comme des bons morceaux de bois.

HR : Moi j'allais glaner des morceaux de bois. Avec la brouette.

MC : On avait du coke dans ce temps-là. Si il y en avait sur les quais, on le triait.

LL : C'était un vilain charbon, ça. Le coke. Ça faisait beaucoup de cendres.

HR : Et puis, il y avait le manège de la Mirelourette de Noël.

Et que pour les gosses, c'était un petit manège.

Noël, on avait une orange. Oui, une orange.

Et puis, il y avait le cinéma Trianon. Il a été abattu.

Ah, le trianon, oui. Moi, j'allais au Normandy Rue Saint-Pierre.

Le Majestic, C'était là où est Bata. Et où était Chandivert, aussi, avant.

Qu'est-ce que c'était bien, ça.

LL : Alors, Chandivert, c'était un grand café dancing.

avec de la musique, on pouvait chanter, on pouvait danser.

Qui était très prisé, mais ça s'était terminé dans les années 50.(1951)

Moi, j'y allais avec mon mari, quand je me suis mariée.

Le Trianon, il a été pas mal bombardé.

Le Trianon, c'était à la place de la bibliothèque.

Moi, j'ai vu le jour le plus long.

Et celui de la rue d'Auge aussi, l'ABC. Il a commencé après la guerre.

Il y avait beaucoup de cinéma, quand même.

Et plus dans le quartier aussi.

il était beau, le Trianon. C'était une belle salle.

Il y avait le Select.

Comment il s'appelait, celui aussi à côté de l'orne ? L'Éden.

L'Éden, il est resté assez longtemps.

Oui, il a été transformé, je ne me rappelle plus comment il s'appelait.

C'était beau, cette salle-là. Oui, mais c'était après la guerre.

C'est tout ça, c'était après la guerre.

Oui, il y en a beaucoup.

Et maintenant, il y a un cinéma mais c'est mal placé, je trouve. Aux Rives de l'Orne, mais...

il n'y avait plus toutes ces salles

qu'il y avait partout.

Oui, mais la télévision, entre-temps, vous savez, ça a vidé les salles.

Mais on a regardé des beaux films, quand même.

C'est dommage.

-I: Vous vous rappelez quelques films que vous avez vus ?

Moi, j'ai vu Tous les Mousquetaires. Moi aussi.

On avait des vieux films, madame.

C'était des films d'acteurs aussi, c'était...

Oui, voilà, des films d'acteurs avec Jean Marais, Gabin.

Gérard Philippe. Till l'espiègle. Romi Schneider

On avait des beaux acteurs. Michèle Morgan.

Danielle Darieux. Formidable.

C'était des vedettes.

I: Et est-ce que vous alliez parfois au théâtre ou aux opérettes ?

MC : Mes beaux-parents, eux, connaissaient le théâtre avant la guerre.

Et ça, j'ai réussi à avoir une carte postale du théâtre.

Mon mari était très content parce qu'il allait souvent voir des opérettes.

LL : Il y avait une très belle pièce, "la porteuse de pain".

Ça, c'était avant la guerre.

MC : Mes beaux-parents disaient qu'ils pouvaient y aller, mais ils allaient au poulailler qu'ils appelaient ça.

Mais ils y allaient beaucoup.

I: Mais vous n'êtes pas allés à l'époque où Tréhard a commencé dans son tonneau, là ?

MC : On ne sortait pas.

Et puis, on ne gagnait pas beaucoup d'argent. Vous savez, on n'allait pas au cinéma.

Ca coûtait cher. Maintenant, ils sont heureux. Notre jeunesse n'a pas été comme ça.

C'est pas pareil, non. On était payés, des fois, avec des lances-pierres. comme on dit chez nous.

Et je peux vous dire que j'ai travaillé.

J'ai demandé à mon patron qu'il me donne un papier pour ma retraite.

Il m'a dit : « Je ne vous connais pas »

Il n'avait pas cotisé.

Comme ça, il y avait beaucoup de gens comme ça.

Et j'ai même eu un panaris parce que, vous savez, on se piquait avec des (aiguilles)...

Il m'a envoyé à la clinique. Et c'est lui qui a payé.

Je ne me suis pas rendu compte que c'est...Je croyais que c'était gratuit, si vous voulez.

J'étais innocente un peu. Oui, à cette époque-là.

Et en définitive,

c'est parce qu'il ne m'avait pas payé ma sécurité sociale.

On voit les jeunes, excusez-moi,

de dire, « Ah, ben, en tout cas, il n'y a pas ceci, il n'y a pas cela. »

Mais je dis, « Bon sang, ils n'ont pas fait la guerre. »

Ils n'ont pas vécu ce qu'on a vécu.

- HR : À 13 ans, je travaillais.

Je peux même vous dire que j'ai mis des chaussures,

des grandes tiges de fer à une dame avec des lanières.

Vous étiez vraiment pauvres.

Et deux personnes âgées, dont une petite grand-mère,

qui se débrouillait toutes seules.

Mais à 13 ans, quand vous êtes obligée d'aider à quelqu'un

à mettre sur le pot une dame,

et puis, quelle dame, elle était costaud.

Parce que vous, qu'est-ce que vous faisiez ?

J'étais placée.

Placée dans une famille.

Non, c'est ma mère qui m'avait mis.

A l'époque, fallait pas que je reste sans travail.

Pour une petite pièce de rien du tout.

Et bien malgré tout. J'étais heureuse avec ça.

Le monsieur m'a dit :

Tu sais, ma petite fille.

Quand tu fais de la soupe,

tu coupes des petits légumes pour la soupe.Tu mets une grosse pomme de terre à cuire dedans.

Et quand elle est cuite, tu l'enlèves avec une fourchette.

Et plein de choses comme ça.

vous avez appris sur le terrain.sur le tas.

- I : Et donc, vous, vous étiez donc chez le chapelier.

- MC : Oui, mais après, j'ai été chez un dentiste de Caen.

c'était pour garder les gamins. Et je mangeais les restes des gamins.

Je mangeais les restes des gamins. Vous n'êtes pas obligées de me croire. mais c'est véridique

On me disait, amène ton assiette. et je mangeais le reste des enfants.Je mangeais dans la cuisine.

et je mangeais le reste des enfants. Mais j'étais bien contente d'avoir un travail.

Je ne sais pas ce qu'ils sont devenus.

Quelles années, ça ? J'ai 88 ans. J'avais 17 ans.

Vous habitiez chez cette famille-là ? Vous logez chez eux ?

Vous aviez une petite chambre, un petit coin ?Oui, une petite chambre.

Et un broc d'eau froide. Et puis, c'était très...

Dans Caen même ?madame. Des dentistes.Un dentiste.

À quelle adresse, à peu près ? Rue de Bayeux. Il n'y est plus. Là où il y avait Joubert.

Et tout ce qu'on ne sait pas.

Et tout ce qu'on ne sait pas, non, parce que...

- I : Et vous, vous avez travaillé ?

-LL : Moi, j'étais à l'école jusqu'à 16 ans.Je ne suis pas plus intelligente pour ça.

Après, je suis rentrée chez mes parents. J'étais à Nantes, à l'école.

Puis après, j'ai fait de la poterie. Donc, j'étais potière. Puis après, je me suis mariée.Et je suis devenue aide-soignante.

J'ai passé mon diplôme d'aide-soignante. J'ai travaillé au Bon-Sauveur, à la Miséricorde, et j'ai fini à la ville de Caen, au soin à domicile. (...)

On était 42. Et on se rendait. on allait chez les gens faire des soins. on avait sept malades tous les matins. Sept toilettes dans Caen.

- I : Et alors, justement, puisque vous alliez dans les logements de Caen, est-ce qu'il y avait, je ne sais pas, des maisons anciennes, ou des maisons de la reconstruction ?

- LL : Oui, le Vaugueux, par exemple. Des petits escaliers.

C'était terrible, le Vaugueux. La rue du Vaugueux. Elle n'a pas été détruite.

Et la rue Arcisse de Caumont.

- I : Et en revanche, vous alliez dans des logements qui étaient, par exemple, de la reconstruction ?

- LL : Oui, les deux. Les gens étaient pas mal logés, on ne peut pas dire. Il y a des personnes âgées à Caen qui sont quand même bien logées.

Par exemple, où est-ce qu'ils habitaient ? Bon, je me souviens, ils sont de toute la rive gauche.

Tout ce qui est face à la prairie, là, c'est bien. Un quartier de Vaucelles est pas mal. Ça a été reconstruit aussi après la guerre.

Ça, c'est aussi de la reconstruction, oui.

- I : Le lycée Malherbe, c'est après la, C'est les années 60, quoi, 70 ? (en fait 1961)

Mais il n'y avait rien avant, alors, là. Non, il n'y avait rien.

C'était des religieux. C'était le Bon sauveur, en fait. Le bon sauveur, c'est grand.

Le bon sauveur était très grand. C'est une petite ville, là. y des rues

- I : Et vous, madame, vous avez travaillé, alors...

HR : Chez des gens, j'étais bonne à tout faire. Et vous étiez aussi à Caen, en fait.

Oui, sur Caen. Et vous étiez dans quel quartier ? J'ai fait surtout le quartier du côté du Jardin des Plantes.

Mais c'est pas ce que c'est aujourd'hui. Les immeubles... Vous savez, c'était vieux...

Enfin, moi, j'arrivais...

Comme disait madame, on s'occupait des gamins. Et puis, systématiquement, ils nous tutoyaient, les patrons.

Et c'était des longues journées ? C'était tôt ou tard ?

Non, moi, je prenais...Vous savez, moi, je prenais le bus. Alors, moi, j'avais...

Le bus, le dernier, c'était à 7h du...7h du soir. Pour moi, je ne pouvais pas, alors...

C'était mes conditions avec mes parents, parce que c'est mes parents qui...Qui m'ont montré après.

Parce que je rentrais tous les jours chez mes parents.

Et il y en a qui couchaient chez les patrons.

Et c'était près du Jardin des Plantes. C'était une maison bourgeoise. Mais, vous savez, un peu vieille, parce que ça a été reconstruit après.

L'avenue Creully.

Il y avait la clinique.

C'est un beau quartier, ça. un très beau quartier

Jolie résidence. Il y avait, enfin, la Miséricorde, il y avait la clinique Saint-Martin qui était là.

Ah, en haut de...Rue du Canada.

Y avait la sécurité sociale par là.

Bon, ça a beaucoup changé, hein.

Et on prenait le petit train par là.

Oui, parce que c'était la gare.

-LL : J'ai fait quelques mois, moi, à Saint-Martin.

Vous avez travaillé cinq ans ?

Oui, je m'entendais pas avec les bonnes sœurs.

À la clinique Saint-Martin.

Je suis arrivée, moi, à Caen, j'avais 25 ans.

J'étais pas de Caen, moi, j'étais bayeusaine

I : Et est-ce que, par exemple, vous fréquentiez les cafés ou...

On n'avait pas l'argent.

- LL : Chandivert, c'est tout.

Chandivert, quand même. Tous les dimanches après-midi,

on allait à Chandivert.

il y avait des chanteurs aussi.

De la musique. Avec des musiciens. On prenait une petit liqueur

ou quelque chose avec mon mari. On allait à Chandivert. C'était notre promenade

le dimanche après-midi.

- MC : Vous faisiez partie déjà d'un certain monde. Nous On allait pêcher plutôt. Le long du canal.

Pêcher le long du canal. Mon beau-père, il pêchait dans un petit ruisseau le long du canal. Et il pêchait avec un bâton.

Et un fil. Et un bout de laine rouge. Parce que dans le ruisseau sur le côté, il y avait des anguilles.

Et les anguilles, quand ils voyaient le petit bout rouge, elles sautaient. Et il mettait un parapluie,

un vieux parapluie à côté. Mais c'est vrai. Parce que quand elles mordaient, elles repartaient, si elles voulaient. Il n'y avait pas de crochet

Alors, il jetait vite la ligne dans le vieux parapluie. Et on mangeait de la matelote d'anguilles. C'est bon.

Et c'est très bon.

Et est-ce que vous alliez...au Petit Lourdes ? Bah, toujours à pied. Toujours à pied, évidemment.



Le long du canal. Il y a des beaux bâtiments.

Ah, La tour Leroy.

La Tour des Gens d'armes...

sur ma gauche, là,

il y a des beaux bâtiments.

Des immeubles

avec des balcons, là, sur le port.

I : Et vous, monsieur, vous faisiez des livraisons

sur Caen, en camion ? En camionnette ou camion,

Et alors, c'était facile de circuler, de...

Tout à fait, oui.

MB : Non, moi, j'ai tourné pendant pratiquement 20 ans.

Parce que je faisais des grandes tournées aussi

dans la Manche, la Manche, l'Orne et le Calvados.

I : Vous connaissiez bien la ville de Caen, du coup.

Vous saviez aller...

Ah, oui, oui, oui.

I : Vous connaissiez toutes les rues, vous... Donc, vous faisiez  
les pharmacies.

MB : Tout à fait. Les grandes pharmacies

comme Chouteau, Danjou...Le Progrès.

Le Progrès. Le Progrès. Oui, oui, oui, oui.

C'était toujours les mêmes,

alors. Ça n'a pas changé.

C'était des grands...

Chouteau, ça n'existe plus.

C'était rue Saint-Pierre.

Danjou, je ne sais pas.

Si Danjou-Rousselot,

Il n'y avait pas

le périphérique.

Ah, non, non, ça n'est pas le périphérique.

Alors, comment il fallait faire ?

Les petites routes. (...)

I : Vous êtes très sensible l'alimentation. parlons de l'alimentation, alors.

MC : j'amenais ma gamelle. Excusez-moi de parler comme ça.

Donc, on squattait

et comme ma grand-mère était à la campagne,

il y avait du poulet, il y avait du lapin, il y avait des légumes,

il y avait tout ça. Je n'ai pas souffert de la faim.

Ça, je n'ai pas souffert de la faim.

J'avais des lapins, des...

LL : Beaucoup de viande chez moi.

I : Alors, je pensais à ça aussi, aux objets de la vie quotidienne.

On a parlé du broc tout à l'heure pour la toilette.

Mais il y a plein d'objets qui ont disparu d'aujourd'hui.

Enfin, le moulin à café. Ça, c'est pour la farine aussi.

Oui, le moulin à farine.

La lessiveuse.

La lessiveuse.

Moi, j'ai encore l'odeur de la lessiveuse.

LL : on lavait les draps une fois par an.

Il fallait la grimper sur la cuisinière.

Sur la cuisinière, oui.

MC : Et des fois, on faisait la cheminée aussi, des fois.

Et ma grand-mère, elle mettait des pommes de terre  
dans le papier argenté qu'on avait du chocolat.

Vous savez, on avait envie d'avoir un peu de chocolat.

Les gens étaient astucieux.

Ils mettaient ça dans la braise.

C'était bon, ça.

Avec un morceau de beurre.

I : Il y avait peut-être des fois pour acheter du sucre  
ou des choses comme ça, du sel, du sucre,

HR : il fallait des tickets.

Sucre, sel, huile, des choses comme ça. La saccharine.

LL : Et le café, on faisait du café avec du gland.

Avec la chicorée.

Des glands.

Chez moi, ils grillaient le gland.

Je ne buvais pas de café, moi.

Je ne le savais pas, mais ils buvaient du café  
avec des glands grillés.

MC : Et on ramassait les betteraves,  
on aidait les fermes pour avoir un peu de lait,  
parce que l'argent n'était pas trop.

On allait avec ma grand-mère...

démarier les betteraves,

Et il y avait un monsieur  
qui arrachait les betteraves avec un trident, là.  
Il arrachait, ma grand-mère passait derrière  
avec la serpe, à couper le collet,  
et puis on laissait ça comme ça.  
Pour faire quoi, je n'ai pas compris.  
Pour gagner un peu d'argent.  
Donc ça, c'était pour couper les betteraves, en deux.  
Non, on coupait le collet, c'était les feuilles.  
On séparait la feuille et la betterave.  
Et la betterave aux vaches.  
Et la betterave...  
Et après, comment le fermier avait passé à la faucheuse,  
mais faucheuse avec le cheval,  
On allait glaner les morceaux de blé qu'il y avait,  
on mettait ça dans nos mains,  
puis on faisait des petites bottes,  
et puis on ramenait ça pour nos poules.  
À l'école, on allait à l'école,  
on allait chercher l'herbe à lapin.  
Oui, tous les soirs.  
C'était pas facile, mais on est là quand même.  
On a bien su se débrouiller.  
Quand je vois ma jeunesse...  
Oui, la jeunesse de mon mari,  
c'était dans la région parisienne.  
C'était difficile.  
La Normandie était bien.

Les parents, les parents descendaient...

Les parents, les parents descendaient en Normandie  
pour travailler à la ville de Caen.

Ils avaient...

Dans les bureaux...

Ce qu'on ne trouvait pas dans la région parisienne.

Oui, oui.

C'était des oeufs.

I : Quand vous avez eu vos enfants,  
vous avez. Ils sont allés à l'école là où vous habitiez.

Ils ne sont pas venus à Caen pour les études.

LL : Ah, ben, j'étais à Caen. Les miens, ils étaient à Caen. Mes garçons étaient à  
Bicocquet. .

Et mes filles à Sainte-Bernadette.

HR : Non, j'étais au Calvaire-Saint-Pierre.

Les écoles avaient été détruites aussi pendant la guerre ?

Moi, c'était un nouveau quartier, le Calvaire-Saint-Pierre.

Avec l'université

(...)

HR : Oui, parce que nous, notre maison,  
on était juste à côté, à 500 mètres de l'université.

Donc, avec les enfants, on descendait à pied  
parce que le bus, ça coûtait cher.

Alors, je les emmenais,  
on allait se balader dans Caen  
et puis on remontait par le bus.

Parce que ça faisait qu'un voyage. Descendre ça allait.

I : Mais l'université, à l'époque,

C'était un baraquement.

C'était encore des baraquements.

- I : Mais vous parlez du bas de l'université ou du campus en haut ? les deux, parce qu'on traversait, nous, avec les enfants,

HR : on traversait pour aller jusqu'à la rue du Gaillon.

Oui, le Gaillon a été reconstruit aussi dans les années... Cinquante

Et le Calvaire-Saint-Pierre, il y avait des champs encore, il me semble.

Parce que j'ai vu des tableaux. C'était la campagne.

On arrive par un petit chemin.

MC : Moi, je me rappelle, j'habitais la folie de couvre-chef,

mais sur la route de courseulles.

Pour aller travailler, pour descendre à Caen, je passais par un petit chemin.

Ici, c'était des champs. C'était des herbages. Avec des vaches.

MC : Je ne sais pas si vous avez vu,

quand on descendait la route de Courseulles,

elle a été refaite, mais vous voyez après le pont, il y a un pont, le premier, il y avait l'octroi.

Il y avait encore une pierre qui était pas grosse,

et c'était marqué l'octroi.

- I : Est-ce que vous faites de temps en temps des visites de Caen, là, maintenant ?

Oui, de temps en temps.

Je connaissais bien quand j'étais petite.

Mais vous trouvez que c'est bien, Caen ?

Oui, moi aussi, j'adore.

Je trouve que ça s'est bien amélioré.

Je te le disais il y a 40 ans, je trouve que c'est vraiment mieux maintenant, je crois.

Oui, la colline aux oiseaux , c'est mis en valeur maintenant. En travaillant à la maison Salle, mon mari y apportait les gravats. C'était les poubelles.

Tous les gravats, ils étaient plâtriers. Nous on a vu construire la colline aux oiseaux et tout ça.

C'était une décharge à ciel plein.

Il y avait plein de mouettes de...et des rats

Discussion sur l'amélioration de Caen en terme de propreté.